

16e dimanche du Temps ordinaire (A)
— 19 juillet 2026 — Saint-Eustache (samedi 18h30) —
Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (12:05)
Sg 12, 13.16-19 / Ps 85 (86) / Rm 8, 26-27 / Mt 13, 24-43

Nous entendons ce dimanche quelques versets du chapitre 13 de l'évangile de Matthieu qui est bien connu, avec cette façon que le Seigneur a de parler du Royaume qui vient. Il le fait de manière imagée, c'est-à-dire qu'il ne livre pas une explication qui serait comme extérieure, il nous livre des petites histoires. Il livre à notre mémoire des petites histoires par lesquelles nous pouvons peut-être, à force de patience, entrer dans le Mystère du Royaume qui nous est à la fois proposé, promis et même déjà donné.

On pourrait dire tellement de choses à ce sujet. La première, sur laquelle je me permets d'insister un tout petit peu. Lorsque le Seigneur nous donne une parabole, il n'est pas nécessairement de bon aloi, puisque ça ne relève pas du genre littéraire, de la scruter point à point. Certes, les détails sont importants, à condition qu'on ne se laisse pas prendre dans les détails, sinon, on se prend les pieds dans le tapis et on n'avance plus.

Par contre, il y a quelque chose de très remarquable. C'est que dans toutes ces paraboles que le Seigneur nous donne pour parler du Royaume, il y a du *déjà là* et il y a du *pas encore*. Du *déjà là* et du *pas encore*. Ça nous rappelle d'ailleurs le mystère de la liturgie, où il y a beaucoup de *déjà là*, puisque le Seigneur est avec nous, et il y a aussi du *pas encore*, parce que la plénitude est en avant de nous. Elle est à venir.

Il y a un mot que je voudrais vous partager et qui peut-être peut nous aider à fixer un peu les idées. C'est un mot dont nos frères et soeurs d'Orient sont beaucoup plus familiers que nous. Ils ont d'ailleurs une prière qui le dit en s'adressant à Dieu : « Ô toi le longanime qui fais sans fin miséricorde, fais-nous grâce en ton amour, en ta tendresse guéris-nous (ou « sauve-nous », ça dépend des versions) ».

La longanimité du Seigneur. C'est ce que nous dit la parabole du bon grain et de l'ivraie. Et elle nous parle d'autant plus peut-être ces temps-ci que notre monde a énormément de mal à composer avec cette réalité têtue, à savoir que, tant que nous serons ici-bas, les choses seront toujours mélangées. Ce n'est pas tout blanc, ce n'est pas non plus tout noir, grâce à Dieu. Et ce n'est pas non plus infiniment gris. Mais c'est vrai que nous l'observons autour de nous, parfois avec effroi dans le monde, mais nous l'observons aussi en nous à des degrés divers et de manières diverses; il y a en nous le bien, le moins bien, le pas bien et le très mal ; il y a en nous le désir de bien faire ; et il y a curieusement en nous la capacité à ne pas faire le bien que l'on voudrait, et même à faire le mal que l'on voudrait éviter. En entendant ça, bien sûr, vous entendez ce que dit Saint Paul dans ses Épîtres : « Le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas, et le mal que je voudrais éviter, malheureusement, je le commets ». Et Saint Paul se dit que c'est comme une loi qui est tout à fait implacable, à laquelle on ne peut pas échapper. Sauf que, et il nous le dit aussi, il y a tout de même la miséricorde de Dieu.

De sorte que dans notre chemin de vie chrétienne, de vie humaine, notre principal combat, ce n'est pas d'abord de nous braquer, surtout en nous, contre le mal que nous avons pu percevoir, même s'il est de bon aloi d'être lucide sur notre cas. Notre principal combat, c'est de nous gagner au bien. Je vous dis ça parce que ça me paraît très important. C'est très bien de reconnaître ses péchés, ses limites, ses fautes, éventuellement même les plus graves. C'est très bien. Il faut le faire. Mais ce n'est pas en se braquant contre ça qu'on arrive à avancer. Une approche plus positive, plus heureuse, pour tout dire plus chrétienne, c'est de nous gagner au bien.

Nous avons un pape, le pape Léon, Robert Prévost, qui est un augustinien et ça s'entend pratiquement chaque fois qu'il ouvre la bouche. Et à l'école de saint Augustin — qu'on appelle dans la tradition le « *doctor gratiae* », le docteur de la grâce —, eh bien, le pape dit et répète (ce que disait aussi notre père saint Dominique, un autre augustinien) il nous dit que c'est la grâce qui l'emporte. Et que c'est au mouvement de la grâce qu'il faut se livrer. Si le mouvement du péché, c'est un mouvement de fermeture, c'est un mouvement de refus, c'est un mouvement qui est marqué par le signe « moins », la grâce, au contraire, c'est une dynamique d'ouverture, d'accueil, de disponibilité; et elle est toujours affectée du signe « plus ». J'aime beaucoup ce titre d'un livre de Dom André Louf, le grand abbé du Mont-des-Cas : « La grâce peut davantage ».

La grâce, oui, mais pas sans nous. D'où l'importance pour nous d'épouser son mouvement et pour ce faire de nous laisser former par le Seigneur. Il nous dit que le Royaume nous est déjà donné. Et ça, il faut en prendre acte. C'est pas une promesse pour demain, après-demain ou après-après-demain. Déjà, le Royaume nous est donné. Peut-être que vous avez envie de me citer ce que disait Loisy et qui lui a valu tant d'avanies : « Jésus a prêché le Royaume et c'est l'Église qui est venue. » Et bien entendu, dans la bouche de Loisy, c'était pas particulièrement positif, au contraire, c'était très négatif.

Mais le vrai, c'est que si nous le voulons — parce que quand même l'Église c'est nous aussi —, si nous le voulons, l'Église n'est peut-être pas le Royaume, mais elle peut en être les prémices. Elle a tout. Le Seigneur s'est donné à elle en se donnant à l'humanité, pas simplement à quelques-uns. Nous avons la Parole du Seigneur. Et aujourd'hui, vous avez entendu cet avis que le Seigneur nous donne : « Celui qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende. » Mais si on ferme les écoutilles, alors la Parole de Dieu, même celle qui nous est dispensée dans l'Évangile, elle restera dehors. Et du coup, elle ne sera pas un principe efficient à l'intérieur de nous, à l'intérieur de cette culture de disponibilité, d'écoute, d'accueil, de bienveillance que le Seigneur veut que nous construisions patiemment, en acceptant parfois des échecs, des retours en arrière, des étrécissements, des fermetures. Le Seigneur nous invite à travailler patiemment pour que le Royaume grandisse en nous, et que peut-être par nous, il grandisse aussi dans le monde.

Vous souvenez-vous de cet avis qui est aussi dans Saint Matthieu, où le Seigneur nous dit : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice. » On ne pourrait pas trouver une invitation plus positive, plus heureuse ; on ne pourrait pas trouver une mise sur un chemin de bénédiction plus grande et plus claire. C'est pour cela qu'il faut mobiliser toutes nos forces. Et *la charte du Royaume*, Matthieu nous l'a donnée. Relisez les chapitres 5, 6 et 7. *La prière du royaume*, Matthieu nous l'a donnée, c'est la prière du Seigneur. Celle que l'on dit et que l'on dira tout à l'heure juste avant de communier au repas du Seigneur — du Seigneur —, lors même que nous nous rassemblons pour « le jour du Seigneur ».

Entendons le Seigneur nous dire toutes ces paraboles pour nous apprendre, à son école, la patience du Royaume. La patience du Royaume. Écoutons le Seigneur nous dire que, et il est le mieux placé pour le dire, que tout est mélangé mais qu'il ne faut surtout pas sacrifier aux forces du mal mais plutôt, au contraire, favoriser les forces du bien en nous, autour de nous et partout. Gardez bien en tête cette apostrophe de Jésus à la fin de cette page d'Évangile : « Celui qui a des oreilles pour entendre, qui l'entende ! ». C'est-à-dire que tout nous est donné, après, par contre, ce que nous, nous en faisons, ça dépend de nous et de notre docilité à la grâce de Dieu.

Un mot, si vous le permettez, pas tellement dans le prolongement de ce que je viens de dire, mais à cause de l'actualité que nous avons traversée. Au début de la semaine, vous le savez, une loi a été votée au Parlement sur la fin de vie. Une loi qui a fait évidemment beaucoup parler parce qu'elle engage des sujets qui sont tellement importants. Alors il me semble qu'en songeant à cette loi, et

plutôt que de porter l'anathème, ce qui ne sert pas vraiment à grand-chose, ce que nous pouvons nous dire, c'est que dès le début de l'Écriture, en l'occurrence à la fin du Deutéronome, il y a cette invitation si puissante qui retentit : « Voici que je mets devant toi vie et bonheur, mort et malheur. Vie et bonheur si tu marches selon mes chemins, selon mes lois. Mort et malheur si tu t'en éloignes. »

Ce que le Seigneur veut pour nous, c'est la vie. Il me semble pourtant qu'il y a une précision qu'il faut apporter et que je n'ai pas beaucoup entendue. C'est que s'il est vrai que la vie a un début — qu'il faut sans doute parfois protéger — et une fin qu'il faut accompagner et qu'il faut aussi protéger. Car il est vrai quand même que les plus vulnérables sont fondés à avoir peur que, puisqu'ils coûteront moins cher morts que vivants, on les conduise assez vite au service funéraire.

Mais néanmoins, entre ces deux extrêmes, il y a toute une vie à vivre. Il y a toute une vie à vivre. Et donc si nous nous engageons pour la vie, c'est certes pour le début, c'est certes pour la fin, mais c'est aussi pour toute la vie, pour nous aider à vivre les uns les autres, pleinement, sans jugement, dans la bienveillance, sans complaisance, mais en poursuivant toujours ce que le Seigneur nous demande de faire : vivre dans la foi, l'espérance et la charité.

Lorsque le Seigneur nous dit « Celui qui a des oreilles, qu'il entende ! » il ne nous dit pas autre chose que de démultiplier notre écoute, non seulement pour entendre son appel à la vie, lui qui a vécu, qui est mort et qui est ressuscité pour nous ; mais aussi pour que nous soyons tous et toutes, autant que nous le pouvons, chacun avec ses moyens, sa grâce, son charisme, que sais-je..., des serviteurs de la vie, des aidants pour la vie, pour tous les vivants, au début, à la fin de leur vie, et à tous et à chacun des instants de leur existence ici-bas.

Nous allons communier dans un instant au corps et au sang du Seigneur. Lorsque nous recevons ce sacrement, c'est toute la vie que Dieu veut nous donner qui vient à nous. Et pour tout dire, c'est Dieu lui-même qui est notre vie, qui s'est révélé tel dans la personne du Seigneur Jésus et qui continue de le faire en parlant au cœur de chacun par son Esprit.

AMEN